FRANCK THILLIEZ

ORIGINES

12-21

Franck Thilliez

ORIGINES

12-21

Le temps… Quelle étrange notion. À peine avez-vous lu cette phrase qu'elle appartient déjà au passé. Le présent — le moment exact où vous aviez découvert la phrase précédente — n'existe déjà plus, et le futur est ce que cette phrase était avant que vous ne la lisiez. Passé, présent, futur, réunis dans une simple phrase, wagons d'un train qui roule en sens unique, pense-t-on, un bolide qui fend l'inconnu sans jamais s'arrêter, depuis le point zéro, depuis l'origine, depuis le début du passé, vers une destination que nul ne connaît.

Sauf moi. Je connais l'ultime étape du temps. Je sais où il s'arrête, et dans quelle direction il repart.

Je m'appelle Marie Pasteur. Personne ne lira cette histoire, mais je vais quand même brièvement raconter ce qui s'est passé, tant que mes facultés intellectuelles me le permettent. Bientôt, je ne saurai plus écrire ni lire. Demain, ce crayon à papier entre mes mains ne sera plus qu'un vulgaire morceau de bois que je tiendrai, le poing serré en gribouillant, comme le ferait un enfant de cinq ans. Demain… Ou devrais-je plutôt dire *hier* ?

Une partie de ce récit n'a pas pu être vérifiée par mes propres yeux, mais je vous relate l'histoire telle qu'on me l'a racontée, et à la troisième personne, comme si vous lisiez un roman. J'en ai tellement lu aux êtres que j'aimais, des romans…

Tout est parti de ce premier jour du nouveau millénaire. Cette fameuse nuit où les feux d'artifice illuminaient le ciel, où tout le monde criait de joie, tandis que fanaient déjà les fleurs du temps. Une fraction de seconde qui a sonné, quelque part, le début de la fin de notre Humanité.

C'était le jour où je suis morte, il y a si longtemps.

Ce jour-là, la clinique Heisenberg s'apprêtait à vivre un moment historique, à presque minuit, le 31 décembre 1999 : Marie Pasteur, la doyenne de l'Humanité, allait s'éteindre. À 130 ans, 8 mois et 24 jours, la Française écrasait la concurrence puisque son successeur, un Chinois, était un petit jeune d'à peine 121 ans. De bon sang breton, Marie était née en même temps que Lénine, à l'époque où Dickens tirait sa révérence. Au soir de sa naissance, pour réchauffer son frêle corps de moineau, on la déposait au fond d'un four à pain encore tiède. Cette année-là vit aussi la toute première carte postale transportée par dirigeable.

Marie avait connu la famine, les épidémies de tuberculose et la terrible grippe espagnole de 1917. Elle avait traversé les deux guerres mondiales et parcouru le monde en long, en large. Une aventurière qui avait vécu en Sibérie, dans les Rocheuses et dans une forêt canadienne avec des loups, en complète autonomie, ivre de chasse et de pêche. Elle avait raccroché son sac à dos à 79 ans pour profiter de ses enfants, petits-enfants, sans oublier les plaisirs de la bonne chère. Trois mois avant de sombrer dans le coma, elle portait encore à ses lèvres un ballon de rouge. Depuis l'âge de 80 ans, celui où elle s'était mise à boire un verre de vin par jour, elle avait vidé plus de trois mille bouteilles de bordeaux.

Mais cette fois, c'était la fin. Marie était inerte depuis dix jours et une alerte sérieuse avait eu lieu vers 21 heures, le soir du réveillon. Son cœur s'était arrêté trois secondes, puis était reparti de lui-même, comme un vieux diesel. Marie continuait à se battre — son activité cérébrale en témoignait —, mais le médecin était persuadé qu'elle rejoindrait les étoiles en cette nuit très particulière du changement d'an, de siècle, de millénaire. L'an 2000.

Un cercle restreint de sa descendance était réuni autour d'elle. Sa longévité avait eu raison de ses deux enfants et cinq petits-enfants, décédés depuis longtemps, ainsi que du malheureux acquéreur à qui elle avait vendu sa maison en viager, trente ans plus tôt. Claire, une arrière-petite-fille de 40 ans tout de même, se tenait à son chevet avec son mari Nathanaël.

Claire était de garde, ce soir-là, à la maternité, deux étages plus

bas : elle mettait des bébés au monde. Elle avait toujours connu son ancêtre avec ce même visage creusé de rides blanches et profondes, à moitié sourde et aveugle, devenue incapable de se déplacer à 120 ans, de manger et de boire seule dans les derniers mois de sa vie. Des inconvénients qui ne l'avaient pas empêchée d'enterrer, ces dix dernières années, la moitié des résidents de son EHPAD.

Claire s'interrogeait chaque fois qu'elle voyait l'état de son arrière-grand-mère. À quoi bon continuer à vivre dans de telles conditions ? Pourquoi Marie s'acharnait-elle à rester sur terre ? N'avait-elle pas assez vécu ? Pourquoi sa fille à Nathanaël et elle, Ariane, 7 ans à peine, était-elle atteinte d'une leucémie en phase terminale, une saloperie qui l'emporterait d'ici quelques semaines, alors que la vieille femme couchée devant elle, respirant à peine, n'avait jamais croisé l'ombre d'une métastase ?

Aussi, on n'y croyait plus vraiment, au départ de Mam'Immortelle, comme on l'appelait affectueusement. On en venait même à se dire que Dieu avait arrêté de jouer aux dés et l'avait oubliée sur un coin de table de black jack. Pourtant, et pour ainsi dire « enfin », son inépuisable cœur livra son ultime battement à 23 h 57. Sa poitrine s'affaissa, et l'encéphalogramme devint plat. C'était terminé.

Claire ne pleura pas vraiment, elle détacha juste respectueusement ses mains des doigts encore chauds de l'ancêtre. Une grande partie d'elle était triste, mais une autre était soulagée de ne plus avoir à payer sa part de la pension mensuelle pour l'EHPAD. C'est que Mam'Immortelle en avait entamé, des comptes en banque. Claire pourrait consacrer cet argent à Ariane, même si la petite, allongée dans une chambre de l'étage du dessous, ne sortirait plus jamais de cette clinique.

Pourquoi étions-nous si inégaux face à la mort ?

– Elle aurait voulu connaître le nouveau millénaire, dit le médecin. On n'est pas à cinq minutes près sur une vie aussi bien remplie. Nous allons encore attendre un peu. Si vous en êtes d'accord, je noterai 00 h 01 sur l'avis de décès. Elle aura ainsi chevauché trois siècles. C'est incroyable.

Ils patientèrent. Les aiguilles de l'horloge, au-dessus de la porte d'entrée, s'alignèrent sur le 12. Les heures digitales des différents appareils affichèrent toutes 00:00. Quelqu'un lâcha un timide « Bonne année quand même ».

C’est vrai, on était en l’an 2000… Tous l’avaient attendu, redouté, et maintenant, il était là, ce nouveau millénaire plein de promesses, qui pourtant ne changerait pas grand-chose à leurs existences, ni au destin tragique d’Ariane, ni à la mort de Marie. N’était-il pas qu’une croix sur une frise chronologique ? Une invention abstraite de l’homme pour marquer son infime passage sur terre ?

Soudain, le tracé de l’engin relié par des électrodes à la boîte crânienne manifesta d’intenses signes d’activité. L’orage électrique dura quatre ou cinq secondes, comme si le cerveau refusait d’abandonner le combat. Mais le faisceau bleuté retrouva sa rectitude d’horizon. Dans la chambre, les quelques personnes présentes semblaient figées dans le temps et respiraient à peine. Le médecin regardait autour de lui. Les moniteurs, les lampes…

– Qu’est-ce que c’était ? demanda Nathanaël.

– C’est sûrement lié au passage à l’an 2000. Le fameux bug, vous savez. Peut-être que l’informatique ou l’électronique dans ces machines y a été sensible quelques secondes, mais tout semble rentré dans l’ordre. Attendons encore un peu.

Deux minutes après minuit, au moment où le Dr Barjavel s’approchait des appareils pour les débrancher, les signaux réapparurent. Les courbes liées à l’activité cérébrale reprirent forme. L’électrocardiogramme bipa. Diastole, systole, boum, boum, le cœur repartait à soixante pulsations par minute. Les lèvres d’une blancheur nacrée s’écartèrent à peine, et il y eut un *schhhtt* dû au passage de l’air dans la trachée. Aussi incroyable que cela pût paraître, les vieux poumons ventilaient.

Marie Pasteur n’ouvrit pas les yeux, mais, à en croire les appareils, elle était bien vivante. Les membres de sa famille se regardèrent, interloqués, pas vraiment joyeux, parce que, bon sang, même trépassée, l’ancêtre se raccrochait à la vie et allait prolonger leurs interminables allers-retours à l’hôpital, dans cette pièce qui sentait la mort, les produits, tout ce qu’ils détestaient et qui les renvoyait à leurs propres conditions de mortels.

Le médecin ne comprenait pas. Certes, il avait déjà croisé, une fois dans sa vie, ce genre de « résurrection » : une femme en hypothermie, dont les fonctions vitales s’étaient arrêtées durant sept minutes avant que le cœur reparte. Mais Marie Pasteur était au bout du rouleau. Ses reins et son foie ne fonctionnaient plus, son cerveau ressemblait à une

éponge, les batteries avaient lâché, comment avait-elle pu revenir à la vie ?

Le Tatoo de Claire se mit à biper dans la poche de sa blouse. Un message lui demandait de descendre de toute urgence. Visiblement, il y avait un problème à la maternité.

*

Claire se précipita dans la chambre 22, occupée par l'une des jeunes mamans qu'elle avait accouchées et son nourrisson. Entre deux visites auprès de Mam'Immortelle, la sage-femme avait participé à la naissance du petit Damien une heure plus tôt. Un beau bébé né à terme, en pleine forme, l'un des derniers du millénaire précédent.

Il était cyanosé, couleur lilas, ses petites mains vers l'arrière. Une infirmière l'avait posé sur un lit à roulettes et lui massait la poitrine, tandis qu'un médecin sortait un défibrillateur portatif de sa sacoche. La mère, entre deux sanglots, expliquait que son enfant alors qu'il était serré contre son sein s'était subitement arrêté de téter et était devenu inerte.

– Vous n'aviez rien remarqué, Claire ? demanda le médecin.

– Non. Ce bébé était en parfaite santé. Mon arrière-grand-mère était en train de mourir en haut et…

Trois lettres résonnèrent dans sa tête. MSN. Mort subite du nourrisson : un coup de dé malencontreux de Dieu, et une petite vie qui sautait. Très vite, les décharges de volts cambrèrent le corps minuscule. Le bruit blanc de l'électricité, au moment où elle traverse la chair, avait toujours été insupportable à Claire. L'un des pires aspects de son métier.

On emmena l'enfant en salle de réanimation néonatale. Après quatre tentatives et une injection d'adrénaline, après de nombreux essais pour tenter de le ranimer, le médecin déclara le décès à minuit et seize minutes. Aussi fort qu'elle le put, la mère hurla et vint se blottir dans les bras de Claire, qui ne quittait pas le moniteur cardiaque et cette abjecte ligne verte, avec l'espoir vain qu'un soubresaut se produirait. Elle repensa à la main blanche, marbrée de veines violacées de son inusable arrière-grand-mère, et au fond d'elle-même, elle en voulait à Mam'Immortelle : n'avait-elle pas volé la vie de cet enfant en refusant de mourir ? Existait-il, un subtil équilibre, une sorte de réservoir d'âmes qui se remplissait par le haut et se vidait

par le bas ? À chaque vie, une mort ? Œil pour œil, dent pour dent ?

Prise dans le tourbillon, elle n'avait pas remarqué l'agitation dans le couloir, les regards de panique, les cris lointains, comme si la maternité brûlait de part en part. L'alerte provenait de la salle de travail. Deux femmes admises dans la soirée venaient de s'effondrer, tordues de douleur. « Mon bébé, mon bébé ! » s'écriaient-elles, les mains sur leurs ventres gonflés. On les emmena vite au bloc pour pratiquer des césariennes, on ouvrit. On sauva les mamans, mais leurs bébés étaient morts.

Plus tard, Claire, exténuée, s'attarda à la fenêtre du bout du couloir. Jamais elle n'avait vécu une nuit si dramatique. Loin dans la ville, des pétards claquaient, des feux d'artifice illuminaient encore le ciel et l'on pouvait même entendre le vacarme des klaxons dans les rues. Les gens fêtaient le passage au nouveau millénaire, ils étaient heureux, à des années-lumière d'imaginer le drame qu'il s'était joué entre les murs de la clinique.

Que s'était-il passé ? Pourquoi trois bébés étaient-ils morts en moins d'une heure ? Claire repartit au pas de course pour une nouvelle alerte. Dans la salle des couveuses, cette fois, une équipe se rassemblait autour d'un prématuré en difficulté, né trois heures plus tôt. Il mourut avec les palettes du défibrillateur collées sur son frêle torse jaunâtre.

Dans les couloirs, les bureaux, au téléphone, on s'affolait, on criait, on émettait des hypothèses, on cherchait à comprendre l'incompréhensible. On parlait d'intoxication, de produits médicaux nocifs qui s'en étaient pris aux enfants, d'une maladie infectieuse foudroyante, quelque chose dans le genre.

Tous comprirent rapidement qu'aucune de ces suppositions ne tenait la route quand ils descendirent aux urgences, encombrées de femmes enceintes couchées sur des brancards ou tenant à peine debout, sorties des ambulances, des SMUR, soutenues par leurs familles, arrivées de toute la ville, un sang noir et épais coulant le long de leurs cuisses.

*

– J'aimerais bien voir Gipsy, demanda la petite fille, allongée sur son lit médicalisé.

La vie, la maladie, la mort… Les mots tournaient en boucle dans la

tête de Claire, alors qu'elle regardait une chaîne d'informations, en ce 1er janvier, à 8 heures du matin. La vie : au premier étage de la clinique Heisenberg, vous naissiez. La maladie : au deuxième, celui de sa fille Ariane, vous n'étiez pas encore mort, mais plus tout à fait vivant. La mort : au troisième, celui de Mam'Immortelle, vous trépassiez. C'était là l'ordre naturel des choses.

– Tu sais bien que c'est impossible de ramener ton chien à l'hôpital, mon poussin, répliqua Nathanaël. Tout à l'heure, je le filmerai, et je te montrerai la vidéo demain, quand je reviendrai te voir.

– Chut, fit Claire. Écoutez. Écoutez les informations…

La voix d'Ariane était à peine audible, les tendons vibraient sur son cou de moineau. Des dizaines de photos ornaient les murs de sa chambre. Celles d'une petite fille au sang malade qui, jadis, avait été blonde, des étincelles plein les yeux. Aujourd'hui, elle était perfusée de partout, n'avait plus la force de sortir de son lit, mais le même éclat continuait à briller dans son regard, telle une étoile qui refuse de s'éteindre.

À la télé, toutes les chaînes diffusaient la même information : dans la nuit du 31 décembre 1999 au 1er janvier 2000, des dizaines de milliers — peut-être même des centaines, le chiffre grossissait chaque minute — de femmes enceintes avaient perdu leur bébé, et cela partout dans le monde. Aucun continent, aucun pays, aucune race ni religion ne semblaient avoir été épargnés. De la même façon, des nouveau-nés de moins d'une journée, arrivés à terme ou prématurés, étaient décédés sans qu'aucun médecin soit, en l'état actuel des choses, capable d'établir la cause. Les religieux parlaient déjà d'apocalypse, de jugement divin, de fin du monde ; le corps médical avançait l'hypothèse d'un virus ; les généticiens évoquaient une bombe biologique nichée au cœur même de l'ADN qui, pour une raison encore inconnue, se serait déclenchée au changement de millénaire.

Bref, tout au long de la matinée, les théories se succédèrent, toutes plus loufoques les unes que les autres. Ce fut aussi ce jour-là qu'un condamné à mort grilla sur la chaise électrique, au Texas, mais l'information passa complètement inaperçue.

Et pendant ce temps, des nourrissons continuaient à mourir, heure après heure. Un deuxième bébé que Claire avait mis au monde le

31 décembre, aux alentours de 18 heures, partit durant son sommeil, sans cri ni douleur.

Les jours suivants, d'autres informations capitales remontèrent des services et des cabinets de gynécologie du monde entier. On était incapable de gérer le flux des patients qui se présentaient : les fausses couches explosaient toutes les statistiques, quel que fût le stade de la grossesse. De futures mères mouraient, faute de n'avoir pu être prises en charge à temps. Les files d'attente s'étiraient jusqu'aux halls d'accueil des hôpitaux pour des avortements. Aucune maman ne voulait garder un fœtus mort dans son ventre.

Au cinquième jour, un appel fut lancé par les communautés scientifiques : existait-il quelqu'un, sur cette Terre, qui portait encore un enfant vivant dans son ventre ? Existait-il, dans un établissement quelconque de la planète, un village d'Afrique, une communauté mongole, un nourrisson né après le 1er janvier, et toujours en vie ?

Personne ne se manifesta.

*

– Tiens, regarde…

Claire observa l'écran d'ordinateur avec attention. Il montrait un film réalisé à partir d'un microscope électronique à balayage du centre de procréation médicalement assistée dans lequel son mari travaillait, dans l'aile gauche de la clinique Heisenberg.

– Regarde bien, fit Nathanaël. Le film a été tourné ces derniers jours, et il a bien sûr été accéléré. C'est le moment de la fécondation. Tu vois, les spermatozoïdes arrivent vers l'ovule. Un seul réussit à passer. Celui-là, juste en bas.

– Jusque-là, rien d'anormal.

Nathanaël ôta ses lunettes dans un soupir. Il était de dix ans plus jeune qu'elle — une différence d'âge qui avait toujours fait grincer des dents dans leur entourage —, mais déjà touché par une calvitie précoce. Il se frotta lourdement le visage et chaussa ses lunettes. Il n'avait quasiment pas dormi ces derniers temps, entre les nuits au chevet d'Ariane et les recherches pour tenter de comprendre l'hécatombe qui frappait les bébés. Il fixa à nouveau l'écran et le film en noir et blanc.

– Tu vois ? Au lieu de se diviser et de donner les premières cellules embryonnaires, l'œuf se résorbe, jusqu'à ne devenir qu'un point et

finalement disparaître.

Claire resta sans voix.

– C’est peut-être… une bizarrerie génétique ?

– Non. Nous avons effectué des centaines d’essais, dans plusieurs centres répartis sur tout le territoire, avec du matériel provenant de différentes banques. Nous avons tenté toutes les combinaisons : sperme frais et ovocyte frais. Sperme congelé et ovocyte frais. Sperme frais et ovocyte congelé. Sperme et ovocyte congelés. Chaque fois, le même résultat : la fécondation continue à se faire, mais elle aboutit au néant. Toute procréation semble impossible. Si on n’y arrive pas dans les éprouvettes, il est fort probable que ce soit le même cas en réalité.

– Tu veux dire qu’en l’état actuel des choses, plus aucune femme ne peut tomber enceinte ? Il ne peut plus y avoir de naissances ?

– Chez les êtres humains, Claire. Chez les êtres humains seulement. Les animaux et les plantes ne semblent pas affectés. Des chiots naissent, des graines continuent à germer. Pas plus tard qu’hier, dans un zoo australien, une femelle chimpanzé a donné naissance à un petit, et il est en parfaite santé. Mais ça fait maintenant dix jours qu’aucun être humain n’est né. Les maternités sont vides.

Claire observa ses deux mains ouvertes, qui avaient tant de fois donné la vie. Elle revoyait chaque petite tête empourprée et fripée sortir du nid, elle entendait encore le chuintement des poumons qui se déployaient, puis le tout premier cri. Dix jours qu’elle n’avait pas entendu cette vibration si caractéristique. Elle ramena son regard vers l’écran, où il n’y avait plus que l’absence, et n’osa imaginer ce que deviendrait le monde sans nouveau-nés.

– Pire, des nourrissons continuent à mourir de façon inexpliquée, poursuivit Nathanaël. Et aux dernières nouvelles, le fléau ne touche pas seulement ceux nés dans la nuit du 31, mais aussi avant. Regarde, regarde, j’ai noté ici. Ce gamin est venu au monde le 21 décembre, dans le sud de la France. Il est mort ce matin. Les avis de décès n’arrêtent pas de tomber. C’est sans fin.

Claire eut l’image insupportable d’une Faucheuse géante vêtue de noir, campée au milieu d’un champ, frappant à grands coups de faucille des nourrissons par milliers.

– J’ai une théorie, expliqua Nathanaël. Un truc de fou qui donnerait un sens à ce qui est arrivé à ton arrière-grand-mère. Un machin incompréhensible qui relierait sa renaissance au décès

inexpliqué de tous ces nouveau-nés.

Il cliqua sur un nouveau fichier.

– Il faut d'abord que tu voies cette série de photos. Tu vas vite comprendre. Il y a deux jours, j'ai sorti un embryon de son bain cryogénique. Il a été procréé en 1999 et avait exactement quarante-huit heures avant qu'il soit congelé. Je l'ai dévitrifié et placé dans l'incubateur pour le ramener à 37,2 °C, c'est-à-dire dans les conditions exactes de 1999. Puis j'ai commencé à enregistrer les images pour voir ce qui allait se passer.

Claire observa l'embryon, composé de quatre cellules entourées d'une enveloppe, ce qui correspondait bien à un embryon âgé de quarante-huit heures. Nathanaël afficha la photo suivante.

– Le même embryon, douze heures plus tard…

Si l'enveloppe était toujours présente, le nombre de cellules avait été divisé par deux.

– Et le voici, après vingt-quatre heures.

Il ne restait plus qu'une grosse cellule occupant la totalité de la zone pellucide : c'était le stade zygote, correspondant à un ovule fraîchement fécondé. Claire n'en croyait pas ses yeux. L'œuf ne se divisait pas au fil du temps qui passait. Il semblait, au contraire, revenir aux origines de sa création.

Nathanaël enchaîna les photos. Comme pour le film précédent, la taille de l'ovocyte se mettait à diminuer, jusqu'à se résorber complètement, au bout de quarante-neuf heures. Claire s'effondra sur sa chaise.

– Ce n'est pas possible.

Son mari prit une feuille blanche, et y traça une flèche horizontale pointant vers la droite. Il nota à gauche, « 1er janvier 2000, minuit », et à l'extrémité, « Temps ». Il prit une balle antistress et la lâcha devant lui.

– Ça, c'est le temps tel que nous le mesurons. Je lâche la balle, elle tombe en une seconde. Je peux quantifier la durée de sa chute. Les horloges continuent à avancer et à afficher l'heure exacte, parce qu'elles sont faites de ressorts ou de quartz qui pulsent à des fréquences bien précises. Le temps que nous mesurons va dans le sens de la flèche que j'ai tracée sur cette feuille. Le temps perçu par l'homme est resté tel que nous l'avons créé, tel que nous l'imaginons. Demain sera dans vingt-quatre heures. Dans dix ans, nous serons en

2010. Mais…

Il traça une autre flèche vers la gauche, à partir de la date du « 1er janvier 2000 »

– Imagine que ça, c’est devenu notre temps biologique, à nous, les hommes. Une horloge interne qui ne suit plus la première flèche, mais qui s’est inversée au passage exact à l’an 2000. Il a fallu quarante-huit heures pour que cet embryon se forme en 1999. Aujourd’hui, alors que le temps que nous mesurons continue à s’écouler, alors que cet embryon aurait dû poursuivre sa division et vieillir, il parcourt le sens inverse. Il rajeunit, Claire ! D’œuf, il redevient ovocyte, dans les mêmes délais, avec les mêmes étapes.

Nathanaël s’était levé et parcourait désormais la pièce comme un lion en cage.

– Te rends-tu compte de ce qui est peut-être en train de se passer ?

Non, Claire ne se rendait pas compte, non, elle ne comprenait pas ou, plutôt, ne voulait pas comprendre. Tout était beaucoup trop démentiel, et l’image de ces bébés qui mouraient, de ces mères qui hurlaient et de ce que son mari suggérait maintenant lui donna le vertige.

Nathanaël répondit au téléphone, écouta, raccrocha et lâcha d’une voix partagée entre crainte et excitation.

– Ton arrière-grand-mère est sortie du coma :

*

Au quinzième jour, la petite Ariane fut capable de remarcher. La première chose qu’elle fit fut d’aller voir son arrière-arrière-grand-mère, tout en traînant son porte-cathéter derrière elle. Mam’Immortelle trouva la force de serrer sa petite main dans la sienne et se rendormit.

Au vingt-troisième jour, l’enfant était rentrée chez elle, dans une maison de campagne aux collines tapissées de neige. Claire et Nathanaël faisaient tout pour la préserver du chaos qui régnait dans les villes du monde entier. Le temps des explications viendrait plus tard. Elle joua avec son vieux chien, qui peinait à respirer et se déplacer, mais qui faisait tous les efforts du monde pour satisfaire sa jeune maîtresse.

– Pourquoi Gipsy il ne guérit pas comme moi, maman ? C’est tellement injuste.

– Ce qui était injuste, c'était que toi, tu meures si jeune. Gipsy a eu une belle vie. Tu sais qu'il est aussi vieux que Mam'Immortelle, en âge de chien ?

Ariane fêta son anniversaire une semaine plus tard. Claire et Nathanaël avaient hésité quant au nombre de bougies à disposer sur le gâteau. Pour ne pas perturber la petite, ils en avaient mis huit, mais ils savaient, tous deux, qu'Ariane n'avait pas vraiment cet âge. Elle ne grandirait plus, et vu ce qui se passait, elle allait rajeunir. Mais de quelle façon ? Changerait-elle physiquement ? Intellectuellement ? Garderait-elle tous ses souvenirs ? Tomberait-elle encore malade ? À ce stade, bien malin eût été celui capable de prédire quoi que ce soit.

Claire passa des journées dans la salle des couveuses, un endroit devenu lugubre et qui la répugnait. Mais elle voulait voir de ses propres yeux. Elle dressa des tableaux de statistiques, fit des calculs, prit des mesures précises pour constater que, chaque jour, les bébés perdaient des centimètres, maigrissaient, buvaient de moins en moins de lait. Comme pour l'embryon décongelé, ils rajeunissaient et, invariablement, lâchaient leur dernier souffle à leur âge exact divisé par deux. Un enfant né vingt jours avant l'an 2000 mourait vingt jours après l'an 2000, redevenu tel qu'il était au moment de sortir du ventre maternel. Les autopsies montraient des poumons rétractés, comme des sacs vidés d'air. Pour enrayer le processus, on avait essayé la respiration artificielle, en vain.

À l'inverse, en palliatif, l'étage de Marie, plus aucun décès n'avait été signalé depuis le Nouvel An. Les mourants revenaient peu à peu à la vie, les organes se remettaient à fonctionner, des patients pour lesquels on avait perdu tout espoir de rémission sortaient du coma. À Lourdes, les miracles explosaient. Des malades quittaient leur fauteuil, les incurables guérissaient. On bénissait Dieu.

Un jour — au lendemain de la mort du chien Gipsy —, un jeune couple amena, consciemment et volontairement, son bébé à la maternité de la clinique Heisenberg. Claire était là pour les accueillir. La femme, en pleurs, lui posa dans les bras son bébé emmitouflé dans une couverture.

– Faites quelque chose pour lui, je vous en prie. Il n'arrive presque plus à respirer. Il faut que vous l'accompagniez dans ses derniers instants. On ne peut pas le regarder mourir comme ça. Pitié…

Et c'est ainsi qu'au bout du premier mois, cette maternité, ainsi

que toutes les maternités du monde, se transformèrent en établissements de soins palliatifs pour bébés.

*

Pendant que Claire voyait les vieux renaître et les bébés mourir, Nathanaël travaillait d'arrache-pied avec les communautés scientifiques de toutes les branches, pour tenter de comprendre et d'analyser la situation. Le monde connaissait un bouleversement inédit : un phénomène inexpliqué, survenu le jour du passage à l'an 2000, avait inversé le temps biologique de l'Humanité tout entière. On rajeunissait au même rythme que l'on vieillissait avant.

Les classes politiques et les systèmes économiques tremblaient. Les cours des géants de l'industrie pharmaceutique s'effondraient. Les entreprises traditionnelles — métallurgie, bâtiment, automobile — avaient perdu la moitié de leur valeur en bourse : si l'Humanité cessait de grossir, pourquoi produire ? Pour qui ? L'Inde venait de repasser sous le milliard d'habitants. La Chine suivrait d'ici quelques mois. Des statisticiens estimaient que si rien ne changeait, la population mondiale aurait diminué du tiers en 2020. De la moitié en 2030. Les projets de grande envergure, comme la sortie du nucléaire ou la lutte contre le réchauffement climatique, furent mis de côté. Au fil de la décroissance de la population, nombre de problèmes allaient se régler d'eux-mêmes. C'était toujours ça de pris.

Paradoxalement, les gens continuaient à aller au bureau, les amoureux se mariaient, les avions et les trains transportaient la population d'un point A à un point B. Le temps s'écoulait de la même façon. On se levait le matin, on se couchait le soir, on mangeait à heure fixe. Au jour le jour, on pouvait aussi bien rajeunir que vieillir, ça ne changeait strictement rien. La grande majorité de la population laissait aux penseurs, aux scientifiques et aux intellectuels le soin de résoudre le problème.

Hormis les nourrissons arrivés en fin de vie, très peu de personnes mouraient d'infarctus ou d'un quelconque cancer, puisque les maladies n'avaient aucune raison de se déclarer dans un organisme qui rajeunissait. Les entreprises funéraires furent les premières à s'adapter en changeant la taille de leurs cercueils. On abandonna les maisons de retraite, sans les recycler en quoi que ce soit. Puisque le nombre de neurones régressait aux alentours des 18 ans — les cerveaux

diminuant de volume —, on ne pouvait rien apprendre aux étudiants ou aux enfants qu'ils ne connaissent déjà. On ferma donc la dernière école au début de l'année 2001, pour permettre aux parents de passer plus de temps avec leur progéniture.

Si les jeunes parents étaient les plus à plaindre — ils connaissaient la date de mort de leurs petits, ils n'auraient jamais la chance de les voir grandir et, au contraire, les voyaient régresser… —, les séniors eux, s'éclataient. Ils se remettaient à sortir, à courir, à faire l'amour. Les Alzheimer retrouvaient la mémoire. Plus besoin de crèmes rajeunissantes, de chirurgie esthétique, chaque jour était un bonheur à vivre. Les rhumatismes, l'arthrose, les douleurs s'estompaient. Les vieux avaient vécu une vie dans un sens, ils allaient en vivre une nouvelle dans l'autre, profitant de tout ce qu'ils avaient pu manquer. Devaient-ils retravailler ? À partir de quel âge ? Et jusqu'à quel âge ? D'ailleurs, comment définir l'âge ? Fallait-il reprogrammer tous les ordinateurs, les logiciels ?

Tant et tant de réformes devaient être menées, au niveau des retraites, de la sécurité sociale, du Code du travail, même de l'Église… L'humanité tremblait. L'anarchie s'installait dans certains pays. Les gens, dont les situations se dégradaient faute de solution, devenaient violents.

Aussi, Claire présageait-elle le chaos dans les mois ou années à venir. Ce monde régi par de nouvelles règles, peut-être liées à l'univers, aux mathématiques, ou quelque chose qui échappait complètement à leurs conditions de simples humains, ne pouvait être apprivoisé sur le temps d'une vie. Elle et sa petite famille ne pouvaient continuer à vivre ainsi, dans leur maison, en ayant peur du lendemain. Il fallait trouver une solution.

Un jour, elle observa longuement son arrière-grand-mère, assise dans son fauteuil roulant face à la fenêtre. Mam'Immortelle, qui se remettait à regarder l'horizon avec des lueurs dans les yeux, tripotant d'une main le petit globe terrestre en or qu'elle portait au bout d'une chaîne autour du cou, caressant les cheveux de son arrière-arrière-petite-fille de l'autre. Ariane n'avait plus que 6 ans à vivre, avant que sa jeunesse l'emporte. Il fallait que ces années-là soient belles et heureuses.

Changer de vie, de mode de fonctionnement, de manière de penser, c'était la seule solution valable pour survivre à la nouvelle

règle du temps. Alors elle eut une idée. Elle en parla à Nathanaël.

– Nous avons pris soin de mon arrière-grand-mère, pendant des années, nous l'avons amenée aussi loin que nous avons pu, avec tous les sacrifices que cela impliquait. Viendra le moment où ce sera à elle de s'occuper de nous, de nous nourrir, nous protéger, nous accompagner jusqu'à notre dernier souffle, quand nous serons trop petits pour le faire nous-mêmes.

Nathanaël n'arrivait pas à s'imaginer un jour âgé de 20, puis 10, puis 5 ans. Rajeunir était-il, finalement, pire que vieillir ? Que se passait-il dans la tête de ces bébés redevenus incapables de s'exprimer ? Avaient-ils conscience de ce qui leur arrivait ? Sombraient-ils dans l'ignorance ? Toutes ces questions lui donnaient le tournis.

– Marie était la doyenne de l'humanité, dit-il, et elle le restera, quoi qu'il arrive. Si rien ne change, elle sera le dernier être humain vivant sur cette Terre. L'ultime représentante de notre espèce. Que se passera-t-il quand elle sera trop petite pour s'occuper d'elle-même ? Qui l'accompagnera jusqu'au bout, elle ?

Il réfléchit, observant la vieille dame.

– Il faudrait peut-être que je trouve une arme. Un pistolet. On pourrait l'utiliser, si tout cela devenait insupportable.

– Les armes n'ont jamais rien résolu. J'ai une idée…

Six mois plus tard, bien renseignée, et le compte en banque presque à sec, la famille partait vivre dans un chalet à énergie solaire, au bord d'un grand lac de l'Ouest canadien, entre forêt et montagnes, aux côtés d'une communauté de survivalistes. Un coin de paradis où, soixante-dix ans plus tôt, Mam'Immortelle avait passé une partie de sa vie d'aventurière en compagnie des loups, à des centaines de kilomètres de la première ville.

*

Ariane mourut à la fin de l'année 2007, sans souffrance, pas plus grande qu'une main ouverte. Dans cet ultime moment, Claire se rappela à quel point sa fille avait été petite et frêle à sa naissance. Elle pleura d'un mélange de joie et de tristesse, les souvenirs heureux de la maternité se mélangeant à la réalité de la mort programmée.

Nathanaël fabriqua une minuscule boîte en bois, creusa un trou à l'arrière du chalet pour y déposer le cercueil. Les trente-deux membres

de leur communauté assistèrent aux funérailles. Mam'Immortelle se tenait debout, appuyée sur une canne, à côté de son arrière-petite-fille. Ariane était le troisième bébé à les quitter.

La vie de la petite avait été formidable durant ces sept années au milieu de la nature. Ses parents l'avaient accompagnée à chaque étape de sa régression, profitant d'elle à tout instant, se remémorant les instants joyeux lorsqu'ils avaient été jeunes parents — ils le redevenaient, d'ailleurs, par la force des choses. Ils avaient continué à lui lire des histoires quand elle n'avait plus été capable de le faire elle-même. *Croc-Blanc* restait son roman préféré.

Même si la petite ne savait plus parler ni marcher, ils avaient deviné, dans ses grands yeux bleus, qu'elle n'avait pas tout oublié. Elle avait souri jusqu'au bout, avait regardé son père, sa mère, avant que ses paupières se baissent et que son monde se résume à l'obscurité des premiers jours de vie. Un monde de sons et d'odeurs que les parents s'efforcèrent de rendre agréable en murmurant des chansons douces et en garnissant le landau en bois de fleurs sauvages. Ce fut une belle fin de vie, où il n'y eut ni douleur, ni désespoir. La mort d'Ariane ne rendait pas triste.

La communauté ignorait ce que devenait le monde, elle ne voulait pas le savoir. Peut-être les hommes s'entretuaient-ils, loin d'ici. Peut-être les magasins étaient-ils pillés, les voitures et les maisons étaient-elles brûlées. La vie, dans le camp, n'était certes pas facile : les hivers se succédaient, rigoureux, la nourriture se faisait parfois rare, mais cette vie-là était saine et cohérente. Certes, le temps biologique s'était inversé, mais chacun allait de l'avant, sans peur du lendemain.

Par ses récits, son expérience, Mam'Immortelle leur enseigna l'art de la survie. Ils chassaient, pêchaient, cueillaient. Les seules traces qui restaient au camp de la civilisation étaient quelques outils, ustensiles de cuisine, les stocks de lait en poudre apportés par chacun lors de l'installation, beaucoup de livres, de cahiers, de crayons pour écrire, dessiner, et une montre mécanique à calendrier perpétuel qu'ils remontaient chaque jour et dont ils prenaient le plus grand soin.

Au fil des années, la meute de loups qui vivait dans la forêt s'était rapprochée. Des louveteaux avaient succédé aux vieux mâles, puis avaient eux-mêmes grandi, jusqu'à devenir parents, et ainsi de suite. Le clan des hommes faisait désormais partie de leur monde. De temps à autre, Nathanaël abandonnait de la nourriture à celui qu'il

surnommait Gris-Nez, le plus téméraire de la meute qui, à plusieurs reprises, s'était approché du camp.

Avec d'autres jeunes de la communauté, l'ancien biologiste se sentait en communion avec les animaux, la nature. Sa vie d'antan, cette course perpétuelle après les aiguilles de l'horloge, lui paraissait bien futile. Tant de temps perdu à vouloir en gagner, tant de stress pour un train manqué, de colère pour un retard. Ici, ils appréciaient les graines qui germaient, les branches qui bourgeonnaient et la lente respiration des arbres. Le temps avait la saveur d'un sucre qu'on laisserait fondre doucement sous la langue.

Jour après jour, leur groupe d'aventuriers s'enfonçait dans la forêt, sur le territoire de la meute. Il fallait que la présence de ces humains-là se greffe dans l'ADN des générations de loups. Qu'homme et animal ne fassent plus qu'un.

Nathanaël aima Claire aussi longtemps qu'il put. Les souvenirs de leur vie, d'Ariane, leurs sourires, tout lui resta en tête quand il franchit l'adolescence en sens inverse. Mais plus il se rapprochait de l'enfance, plus il sentait sa mémoire défaillir. Pourtant, il récitait quotidiennement les noms des départements, des montagnes, les tables de multiplication. Malgré tous ses efforts, il oublia la table de neuf à l'âge de 8 ans, puis fut incapable de l'apprendre. Plus tard, il ne sut plus ce qu'était une multiplication. Puis il oublia tout le reste. Il fut triste quand il ne vit plus Gris-Nez et demanda, un jour, pourquoi la lune flottait dans le ciel.

Claire avait 11 ans quand son mari ne fut plus capable de tourner les pages jaunies des vieux livres qu'il avait lus à Ariane. Le dernier mot qu'il prononça distinctement fut « Claire », avant d'émettre des sonorités qui, au fil des mois, se transformèrent en cris aigus.

Mam'Immortelle s'occupa de ses derniers jours de vie. Elle avait 100 ans quand il mourut.

*

* *

Ainsi se termine mon résumé de l'Humanité. Demain, je pourrais encore écrire, sans doute après-demain aussi, mais je préfère m'arrêter sur ces quelques pages. Il y a une semaine, j'ai oublié l'une des sept couleurs de l'arc-en-ciel, que je me répétais pourtant chaque jour. Depuis, impossible de me la rappeler, il y n'y a jamais d'arc-en-ciel ici.

L'oubli, la perte de certaines capacités va progressivement ronger mon cerveau, au fur et à mesure que sa taille diminuera.

Alors oui, il vaut mieux s'arrêter là.

Je fête aujourd'hui mes 12 ans, et ça fera bientôt soixante-dix ans que je suis seule. Le dernier membre de la communauté dont je me suis occupée s'appelait Vivian, il était américain. Il avait 60 ans au passage à l'an 2000. Il a vécu deux belles vies bien remplies.

Vert-de-Gris, descendant lointain de Gris-Nez, renifle la longue chevelure brune et nouée qui descend jusqu'à mes reins. Je le repousse et grogne un peu pour lui intimer de me laisser tranquille. Sa mère guette, au bord du lac. Elle serre un petit glouton mort dans la gueule, que nous allons nous partager. Les loups vont s'occuper de moi quand je ne pourrai plus le faire moi-même. Ils me nourriront, me réchaufferont, m'accompagneront jusqu'au bout. L'homme est un loup pour l'homme, disait je ne sais plus quel philosophe. J'ignore ce que je suis vraiment, mais je ne pense pas être homme, ni loup. Je suis juste un point dans le temps et dans l'espace.

Que va devenir notre planète sans nous ? Y aura-t-il un jour d'autres êtres humains, descendants de je ne sais quel chimpanzé ? Notre espèce mérite-t-elle de renaître de ses cendres ? Je ne sais pas. Ce que je sais, par contre, c'est que la Terre est heureuse. Il y fait bon vivre. Ce sont les oiseaux, les plantes, les arbres et les loups qui me le chuchotent à l'oreille chaque jour.

Marie Pasteur. 26 octobre 2116.

Couverture : Photo by David Kovalenko on Unsplash © Pimpant ! Studio

ISBN : 978-2-8238-7275-0

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.